

RTp 533 p

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

PAVILLON DE MARSAN

107, Rue de Rivoli, 107

RAYMOND KŒCHLIN
(1860-1931)



NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

Le 30 Avril 1932

PAR

M. PAUL ALFASSA

Conservateur-Adjoint du Musée des Arts Décoratifs

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE

58, Rue de l'Oise, 58

COMPIÈGNE

(Oise)

Bibliothèque Maison de l'Orient



130314

NOTICES

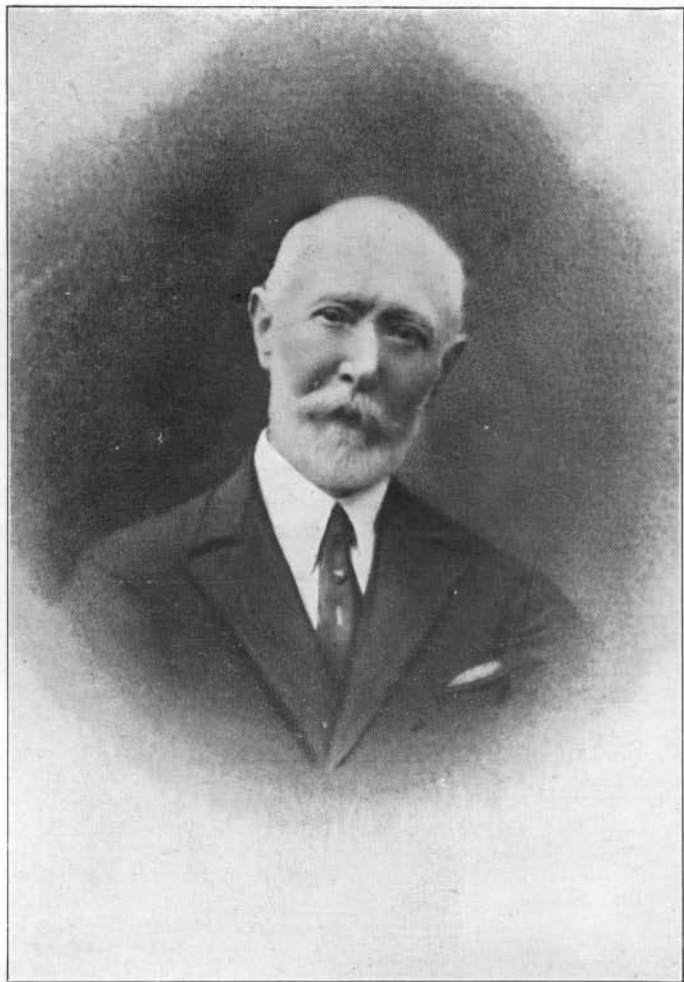
LUES

AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DE LA SOCIÉTÉ

LES DONATEURS DU LOUVRE

- LOUIS LACAZE, par M. Louis Legrand (1902).
HIS DE LA SALLE, par M. Eugène Lecomte (1903).
CHARLES SAUVAGEOT, par M. Louis Legrand (1904).
Le Baron DAVILLIER, par M. Gaston Brière (1905).
Le MARQUIS DE RIVIÈRE et la donation de la *Vénus de Milo*, par M. Etienne Michon (1906).
THOMY THIÉRY, par M. Louis Legrand (1907).
EUGÈNE PIOT par M. Maurice Tourneux (1908).
Les Donations de la FAMILLE DE ROTHSCHILD, par M. Raymond Kœchlin (1909).
LOUIS COURAJOD, par M. Paul Vitry (1910).
La Collection CHAUCHARD, par M. Jean Guiffrey (1911).
JULES MACIET, par M. Raymond Kœchlin (1912).
Le Comte ISAAC de CAMONDO, par M. Gaston Migeon (1913).
Les Collections d'Extrême-Orient du Musée du Louvre et la donation GRANDIDIER, par M. Raymond Kœchlin (1914).
LE MUSÉE DU LOUVRE PENDANT LA GUERRE 1914-1918, par M. Edmond Pottier, membre de l'Institut (1919).
LES DONS ET LEGS AU MUSÉE DU LOUVRE PENDANT LA GUERRE 1914-1918 par M. Raymond Kœchlin (1920).
M. THIERS, critique d'art et collectionneur, par M. Louis Réau (1921).
LÉON BONNAT, par M. Antonin Personnaz, vice-président de la Commission du Musée Bonnat, à Bayonne (1923).
La Marquise ARCONATI VISCONTI, par M. Gaston Migeon, directeur honoraire des Musées Nationaux (1924).
HISTOIRE DE LA COLLECTION ITALIENNE DU LOUVRE, par M. Louis Hauteœur (1925).
LA FORMATION DES COLLECTIONS DE PEINTURES FRANÇAISES AU LOUVRE, par M. Gaston Brière (1926).
HISTOIRE DE LA COLLECTION DES PEINTURES SEPTENTRIONALES DU LOUVRE, par Mme Clotilde Brière-Misme (1927).
ETIENNE MOREAU-NELATON, par M. Raymond Kœchlin (1928).
GUSTAVE DREYFUS, par M. Gaston Migeon (1929).
V. MARTIN LE ROY, par M. Raymond Kœchlin (1930).
GASTON MIGEON ET LE LOUVRE, par M. Raymond Kœchlin (1931).

ALBUM DES DONS AU LOUVRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE (1897-1922), publié à l'occasion du 25^e anniversaire de la Société. Catalogue et 48 planches, in-4°.



RAYMOND KECHELIN

(1860-1931)



LE SALON DE RAYMOND KÉCHLIN, 14, BOUL. SAINT-GERMAIN.

RTp 533p

RAYMOND KŒCHLIN

(1860-1931)

NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

Le 30 Avril 1932

PAR

M. PAUL ALFASSA

Conservateur-Adjoint du Musée des Arts Décoratifs



Raymond KŒCHLIN

Mesdames, Messieurs,

L'an dernier, dans cette salle, la haute silhouette et le bienveillant visage de Raymond Kœchlin dominaient encore votre réunion. Il avait loué devant vous, comme il savait le faire, son ami de trente ans Gaston Migeon, dont il avait partagé les goûts et souvent les travaux et qui venait de succomber à une crise d'angine de poitrine. Nous savions que Raymond Kœchlin était souffrant, mais nul d'entre nous n'acceptait de le croire si malade, tant il nous paraissait impossible que nous fussions privés de lui. Lui n'ignorait pas qu'il fût dangereusement touché — beaucoup de raisons m'en ont donné maintenant la certitude — mais il ne l'avouait pas, car il n'aimait ni se plaindre ni être plaint.

C'est au sentiment qu'il eut de sa fin prochaine que je dois l'honneur de vous parler de lui. Comme il disait à un intime ami qu'on ne tarderait pas à prononcer ici son « éloge » et qu'il se demandait qui en serait chargé, et comme cet ami éludait naturellement la question, Kœchlin revint à son idée : « Alfassa, ajouta-t-il, ne s'en tirera pas mal ». Ces paroles, quand on me les rapporta après sa mort, m'ont, ai-je besoin de le dire ? vivement ému ; mais

ce n'est pas pour cela que je vous les répète ; j'aurais même préféré n'en point parler ; c'est qu'elles sont aujourd'hui mon excuse auprès de vous. Raymond Kœchlin avait des amis mieux qualifiés que moi pour retracer sa carrière, le connaissant depuis plus longtemps et beaucoup plus habiles à s'exprimer. Il n'ignorait pas que je ne parle pas volontiers en public. S'il a prononcé mon nom c'est, je n'en doute pas, parce qu'il savait combien toute rhétorique, toute recherche de langage me sont étrangères et que je parlerais de lui simplement.

Raymond Kœchlin est né le 6 juillet 1860 à Mulhouse, où son père dirigeait une importante affaire de tissage. Sa famille est une des plus anciennes familles protestantes de la ville. Elle était, dit-on, originaire de Zurich, mais il y avait dès le xv^e siècle des Kœchlin à Mulhouse et, depuis le xvi^e siècle, ils ont été constamment mêlés à la vie publique de leur petite patrie. Ils étaient amis de la France : un Kœchlin se trouvait au nombre des envoyés des Cantons Suisses qui vinrent à Versailles signer un traité d'alliance avec Louis XIV — Mulhouse, lors de la paix de Westphalie, était entrée dans la Confédération Helvétique — ; un Kœchlin fut le principal artisan de la réunion volontaire de Mulhouse à la France en 1798.

Le père de notre ami quitta l'Alsace après la guerre de 1870. Il avait été à la tête d'un bataillon de volontaires et nommé par Gambetta, dans les derniers temps de la campagne, au commandement militaire de l'arrondissement de Mulhouse. L'annexion le fit opter pour la France. Il s'installa d'abord à Belfort, avec les siens, puis bientôt à Paris. Lié avec Jules Ferry, Scheurer-Kestner,

Floquet, il s'occupa de politique. Il remplit pendant plusieurs années les fonctions de maire du VIII^e arrondissement et fut même quelque temps député.

C'est donc à Paris que Raymond Kœchlin fit ses études, à Condorcet, puis au Collège Sainte-Barbe. Reçu licencié ès lettres, après un an de volontariat à Orléans, il suivit les cours de l'Ecole libre des Sciences Politiques, dont il obtint le diplôme avec distinction en 1884. Il se destinait aux Affaires Etrangères. Mais, à ce moment, des difficultés d'ordre privé l'obligèrent à ne compter que sur lui-même : il dut renoncer à la carrière. Il entra au *Journal des Débats* et, pendant près de quinze ans, il y rédigea avec une clairvoyance et un talent que ses contemporains n'ont pas oubliés, le Bulletin de Politique Etrangère. Ayant conservé d'étroites attaches avec l'Ecole des Sciences Politiques, il fut l'un des premiers collaborateurs des *Annales* qu'elle publiait et auxquelles il donna une série d'articles sur le Congrès de Rastadt ; il présida dès 1889 la Société des Anciens Elèves. Très apprécié d'Albert Sorel, qu'il seconda, il fut chargé en 1891 par Boutmy, alors directeur de l'école, d'un cours d'histoire diplomatique : beaucoup de nos ambassadeurs ont été ses élèves. Il n'abandonna cette chaire qu'en 1900.

En 1889, il avait épousé Mademoiselle Bouwens van der Boijen, qui fut emportée par la maladie quatre ans plus tard. Raymond Kœchlin avait la pudeur de ses sentiments profonds et ne parlait pas de ce passé. Mais on peut juger de la place que ces courtes années tenaient dans sa mémoire par le fait qu'il a stipulé dans son testament que toutes les œuvres d'art léguées aux divers musées porte-

raient sur un cartouche le nom de sa femme auprès du sien.

Kœchlin s'était toujours intéressé aux arts. Il avait même, depuis 1890, réuni une belle série d'estampes japonaises qu'on pouvait encore en ces temps heureux acquérir à bon compte: il nous a conté, dans un de ses derniers écrits, comment la passion lui en était subitement venue. La mort de son père, en 1895, l'ayant rendu plus indépendant, il put bientôt renoncer au journalisme, s'adonner à ses goûts pour l'art et l'archéologie, et collectionner les choses qui lui plaisaient.

Plusieurs des tableaux qu'il possédait entrèrent chez lui dès cette époque; ses cuivres orientaux incrustés d'argent, de nombreuses céramiques japonaises et coréennes venaient s'ajouter à la série des estampes déjà presque complète. Sa collection ne cessa de s'enrichir jusqu'à la guerre de 1914.

Actif et serviable, il ne tarda pas d'ailleurs à se trouver chargé de multiples occupations. En 1897, avec Georges Berger et Louis Legrand, il fonda la Société des Amis du Louvre dont il fut tout de suite secrétaire avec Bossy, avant d'en être secrétaire général. Il en devint et demeura le principal animateur.

En 1899, l'Union Centrale des Arts Décoratifs l'appela à siéger dans son Conseil. Son ami Metman vous dirait mieux que moi (il l'a dit hier à l'Assemblée de l'Union Centrale) la place prépondérante que Kœchlin ne tarda pas à prendre dans toutes les entreprises de cette Société et quels services il a rendus. Jusqu'à ses derniers jours, il resta celui dont on prend l'avis dans toutes les circonstances délicates et qui vous aide, de tous ses moyens, dès qu'on a besoin de lui.

Ses travaux personnels étaient menés de front avec les travaux d'intérêt général : en collaboration avec Marquet de Vasselot il publiait en 1900 son ouvrage sur la *Sculpture à Troyes et dans la Champagne Méridionale au XVI^e siècle*. Les auteurs avaient remarqué que Troyes et ses environs ont conservé un grand nombre de statues exécutées pendant tout le cours du XVI^e siècle, et d'une grâce sérieuse très particulière : aucune région de France n'est plus favorable pour suivre la transformation progressive de la sculpture française sous l'influence italienne. Leur étude, fruit de nombreuses excursions et de longues recherches, illustrée de clichés pris par eux jusque dans les plus petites églises de village, doit être aujourd'hui encore consultée pour comprendre l'histoire de notre art au temps de la Renaissance.

L'année même où parut ce livre, Kœchlin était attaché au Comité de l'inoubliable Rétrospective de l'Art Français qui se tint au Petit Palais pendant l'Exposition Universelle. Ce fut pour lui l'occasion de photographier la riche série d'ivoires réunis là par Molinier et Marcou et le point de départ de l'ouvrage le plus considérable qu'il ait laissé : *Les Ivoires Gothiques Français*.

Vous voyez qu'il se trouvait dès lors engagé dans les diverses voies où il allait dépenser son inlassable activité. De cette activité vous saisirez mieux la nature quand vous connaîtrez les sentiments qui l'ont guidé dans la formation de sa collection et dans la conduite de ses ouvrages.

J'ai fait allusion tout à l'heure à l'un de ses derniers écrits : les *Souvenirs d'un vieil amateur d'art d'Extrême-Orient*. Ces souvenirs sont instructifs, et non pas seulement par les précisions qu'ils

apportent sur les débuts du mouvement japonisant en France ainsi que sur l'évolution qui se produisit plus tard, dans le goût, vers la Chine des hautes époques : ils le sont aussi parce qu'ils nous éclairent sur lui-même.

Raymond Kœchlin avait une culture très étendue ; il avait beaucoup voyagé et noué partout de nombreuses relations. Il avait beaucoup lu et sa mémoire était extraordinairement sûre. A ceux-là qui n'ont pas joui de sa conversation presque quotidienne, ses nombreux articles touchant les sujets les plus divers prouveraient que rien de l'histoire ni de l'histoire de l'art ne lui demeurait étranger. Il aimait et connaissait à fond la musique ; il joua même avec talent du violon. Le fait d'avoir pendant longtemps dû traiter de questions aussi générales que l'histoire diplomatique et la politique européenne lui avait donné une ouverture d'esprit, une largeur de vues qui manquent souvent à ceux qui se sont spécialisés de trop bonne heure. Sa formation intellectuelle aurait pu le mener à une sorte de dilettantisme. Il en fut gardé par la nature de sa sensibilité artistique et aussi par sa qualité morale.

Quand une forme d'art lui avait plu, il l'aimait d'un amour très exclusif et, quand il entreprenait quelque chose, il apportait à l'entreprise une conscience si scrupuleuse qu'il ne s'en détachait pas avant de l'avoir menée à bien.

Ses *Souvenirs* nous rapportent sa découverte de l'art japonais et sa première attitude envers l'art chinois : « S'il est vrai, écrit-il, qu'un grand amour commence parfois par l'antipathie, j'étais destiné à devenir un japonisant fanatique. Le japonisme commença par m'horripiler. Quand Ary Renan — c'était en 1883 — montra une sélec-

tion de ce que les collections japonaises de Paris avaient réuni de plus attrayant, je refusai net d'honorer la Galerie Georges-Petit de ma visite. Ma conversion fut tardive, mais, quand l'illumination se fit, elle ne manqua pas d'être éclatante ». Son ami Poujaud, dont il appréciait la justesse de goût, l'engagea à voir une exposition d'estampes japonaises organisée par Bing à l'École des Beaux-Arts. « Sans grande confiance, dit-il, je m'y rendis. Ce fut le coup de foudre. » Il y resta deux heures, y retourna le lendemain avec sa femme; invité par Gonse, qui possédait déjà une belle collection, il passa la journée chez lui de dix heures du matin à sept heures du soir et revint après le dîner. La conquête était faite. De ce jour il voulut connaître à fond le Japon et, en peu de temps, il acquit un œil presque aussi infaillible que celui d'un amateur nippon, non seulement pour les gravures, mais pour les céramiques et les laques: le choix qu'il réunit et dont le Louvre hérite, témoigne de l'admirable sûreté de son jugement.

Quand on commença de voir apparaître en Europe des spécimens du bel art des Han, des Tang et des Soung (jusque là à peu près inconnu), épris de son cher Japon, il nous raconte qu'il ne voulut pas plus entendre parler de l'art chinois que jadis de l'art japonais. Non qu'il fût incapable d'apprécier un art plus robuste et plus grand que celui auquel ses yeux étaient accoutumés; mais il aimait avec une telle vivacité qu'il ne pouvait se décider à regarder ailleurs.

La franchise, la simplicité charmantes de ces souvenirs me touchent: combien d'autres à sa place se seraient posés en précurseurs! Si nous avions les confidences de Kœchlin sur la sculpture du

Moyen Age, sur les objets d'art musulman ou la peinture impressionniste — toutes choses qu'il a réunies autour de lui avec amour — je crois qu'elles ne seraient pas d'une nature très différente. Il fallait la confiance et l'estime qu'il portait à un ami pour le déterminer à sortir du cercle magique où sa passion l'enfermait. En cela, des hommes comme Poujaud, Moreau-Nélaton, Maciet, Migeon ou Metman ont agi sur lui, sans peut-être le savoir : ils l'ont aidé parfois à rompre un enchantement qui le tenait captif. Ce n'est pas diminuer Kœchlin que de le dire : une fois aperçus l'intérêt et la beauté d'un nouveau domaine auquel sa sensibilité pouvait s'accorder, il voulait le posséder tout entier et lui-même en était possédé.

Ceux qui n'ont connu de lui que la façade ne sauraient imaginer avec quelle violence il a pu convoiter certaines œuvres d'art qui l'avaient touché. Tel, par exemple, le magnifique plat en faïence d'Asie Mineure décoré d'un paon, de l'espèce qu'on s'obstine à qualifier de Damas, tant les appellations fausses ont la vie dure : l'ayant manqué à Paris, il alla le chercher à Londres et n'hésita pas à en acheter en même temps quatre autres, à un prix très élevé pour lui, afin de posséder la pièce qu'il désirait. Tel encore le délicieux profil perdu de femme par Renoir — une voilette sur sa joue rose, un tartan blanc et noir sur les épaules, une étoile de jais à l'oreille — qu'il craignait de ne pas avoir, faute de disposer à ce moment de la somme nécessaire, dont l'image l'empêchait de dormir et qu'il obtint enfin d'emporter, en le payant à tempérament.

J'ai dit que son exactitude au travail l'avait, autant que sa passion, empêché de se disperser.

Rien ne nous instruit mieux là-dessus que la façon dont il a composé son livre sur les *Ivoires*. C'est un répertoire complet des ivoires français connus, du XIII^e au XV^e siècle. Kœchlin alla les examiner et les photographier lui-même dans toute l'Europe, et je crois que bien peu lui ont échappé. « De Madrid à Pétersbourg, écrit-il dans la préface, de Palerme à Copenhague, de Budapest à Liverpool, je fis ma quête. » En quelques années il avait rassemblé 2.000 clichés. Plus de 1.300 pièces furent cataloguées : ce catalogue descriptif, avec un appareil critique à satisfaire les plus exigeants, forme à lui seul un gros volume in-4°. Un autre volume de cinq cents pages coordonne et classe tous ces matériaux et nous donne une histoire complète de cette branche de l'art français qui a tenu une place importante au Moyen Age et qui a produit quelques chefs-d'œuvre. Vous pouvez juger du temps, des soins et de l'argent qu'exigea un tel travail. Le manuscrit terminé et les documents réunis, tout se fit sous sa direction et à ses frais : impression et planches. Le livre n'était pas achevé en 1914 ; après la guerre, Kœchlin se remit à l'ouvrage et n'hésita pas à récrire à plusieurs reprises — je l'ai vu faire — certains chapitres qui ne le satisfaisaient pas. Le livre ne parut qu'en 1924. Je ne sais si beaucoup d'hommes plus jeunes et moins occupés que lui auraient montré autant de scrupule et de persévérance.

Avec une pareille faculté d'enthousiasme, une pareille conscience, Kœchlin devait nécessairement apporter à la direction des Sociétés dont il s'occupait une foi peu commune, foi d'autant plus agissante qu'elle savait se faire persuasive.

Dès ses débuts à l'Union Centrale, il prépara

avec Maciet et Metman, le Pavillon des Arts Décoratifs à l'Exposition de 1900. C'était la première manifestation solennelle d'un essai de renouvellement des arts industriels en France. Kœchlin s'y intéressait particulièrement, ayant vu naître chez Bing dont, comme tous les japonisants, il fréquentait assidument le magasin, ce qu'on nommait alors « l'Art Nouveau ». On a beaucoup médité de « l'Art Nouveau », et il est bien certain que le mouvement créé à cette époque par des artistes qui cherchaient à rénover dans les objets d'usage, les meubles et l'architecture une forme abâtardie, en y introduisant des lignes souples empruntées au règne végétal, il est bien certain que ce mouvement, s'il a donné quelques œuvres heureuses, n'a pas abouti. Il n'a pourtant pas été inutile, car artistes et artisans y ont trouvé l'impulsion nécessaire pour sortir de la copie des styles anciens et des formules routinières : il n'a peut-être pas ouvert de voie, mais il a déblayé le terrain. Sans 1900, 1925 n'aurait pas été possible. Kœchlin en était resté convaincu. Il gardait d'ailleurs une secrète tendresse aux meubles de cette époque ; mais cela ne le rendait pas injuste envers nos contemporains. S'il ne luttait plus pour l'art décoratif moderne, c'est qu'il estimait la victoire acquise. S'il ne se vantait pas du rôle qu'il avait joué, c'est qu'il lui suffisait de savoir la tâche accomplie. Nous, cependant, nous ne devons pas oublier qu'il fut de ceux qui menèrent le plus ardemment le combat.

En 1911, encore, il organisait à l'Exposition de Turin le Pavillon des Arts Décoratifs. Dans une agréable construction de Plumet étaient groupés des types soigneusement choisis de ce qui s'exécutait alors de meilleur. Il attachait, avec raison,

beaucoup d'importance à montrer — ce qui ne s'était pas jusque là fait à l'étranger — les œuvres originales de nos artistes et de nos artisans, séparées d'une production industrielle qu'aucun effort de rénovation n'avait encore ébranlée.

Je l'aidai dans cette tâche. Pendant plusieurs semaines nous nous sommes trouvés seuls ensemble à Turin. Il faisait un temps affreux. Kœchlin pataugeait avec moi sous la pluie, dans la boue d'un interminable chantier, pour encourager les ouvriers; il ouvrait les caisses, prenait lui-même clous et marteau. J'admirais son activité et son invariable bonne humeur devant les contretemps et les retards que l'administration et les architectes d'une Exposition Universelle s'entendent généralement à prodiguer. Rien de plus agréable que de travailler auprès de lui; la seule difficulté était d'obtenir qu'il consentît à ne pas tout faire en personne. Jamais je n'ai mieux goûté le charme de son commerce.

Mais il nous faut revenir en arrière.

En 1903, l'Union Centrale des Arts Décoratifs, qui n'avait trouvé que des abris provisoires depuis la démolition du Palais de l'Industrie, se transporta au Pavillon de Marsan. Avant que fussent ouvertes les caisses qui contenaient les collections du Musée, Kœchlin put satisfaire à l'un de ses goûts, en organisant avec Maciet et Metman cette belle Exposition d'Art Musulman dont Gaston Migeon avait eu l'idée et qui préludait à celle de Munich. Avec les mêmes amis, aidé de Jean-Louis Vaudoyer, il travailla à l'installation du Musée. Il ne cessa ensuite de s'intéresser à sa vie, à son accroissement: dans presque toutes les séries on trouve des dons de lui. A la mort d'Henri Bouilhet, auquel M. François Carnot

succéda comme Président, Raymond Kœchlin fut nommé premier Vice-Président : naturelle consécration de la place éminente qu'il avait prise. C'était en 1910.

En 1909, il entreprit au Pavillon de Marsan la suite d'expositions d'estampes japonaises qui s'échelonnèrent jusqu'en 1914. Aucune exposition d'ensemble n'avait eu lieu à Paris depuis celle de 1890 qui avait joué un si grand rôle dans sa vie artistique. Grâce à lui passèrent sous les yeux du public les plus beaux échantillons d'un art qui lui tenait au cœur — depuis les images religieuses du xvii^e siècle, depuis Moronobu et Masonobu, véritable créateur de l'impression en couleurs, jusqu'à Utamaro, Hoksaï et Hiroshighé. Ces six Expositions firent l'objet de six albums publiés sous sa direction : les préfaces qu'il rédigea pour chacun d'eux composent une des meilleures histoires qui soient de l'estampe au Japon.

En 1911, il fut choisi à l'unanimité pour votre Président et, de ce fait, entra au Conseil des Musées Nationaux. Vous savez ce que votre Société a fait pour le Louvre ; je veux seulement vous rappeler que tout ce qu'elle a fait de meilleur, elle le doit à l'initiative de Raymond Kœchlin.

La guerre fut pour notre ami une douloureuse épreuve : la vue de la France en péril, l'inquiétude éprouvée pour des êtres chers, les destructions et les souffrances partout répandues, la mutilation de la cathédrale de Reims, le départ précipité des chefs-d'œuvre du Louvre, la rupture aussi de ses relations avec tant d'étrangers auxquels le liait l'estime ou l'affection, tout laissa en lui une marque qui ne s'effaça pas.

Al-je besoin de vous dire qu'il consacra ses forces et ses moyens aux œuvres de secours? Il se mit, en particulier, à la disposition de l'*Union des Femmes de France* que sa mère avait fondée en 1870. Il monta avec Madame de Serbonne des ateliers pour les ouvrières que la couture et la lingerie ne pouvaient plus faire vivre. Après les avoir fait travailler pour le front, et une fois le ravitaillement des soldats mieux organisé, il employa ses protégées à des ouvrages qui leur permirent de s'entretenir dans leur métier, assurant ainsi leur avenir. La paix venue, il les aida à se placer. Ce n'est pas le seul bien qu'il fit: car il était très généreux et très charitable, de cette charité vraie qui vient du cœur.

L'armistice, le retour de l'Alsace-Lorraine à la France lui causèrent une grande joie, mais il ne redevint jamais plus ce qu'il était auparavant. Sans doute il reprit, avec une énergie demeurée la même en apparence, les tâches artistiques interrompues. Pendant la guerre, il n'avait d'ailleurs pas négligé la cause de l'art. En 1916, une brochure de lui défendait l'art français moderne contre l'absurde et dangereux reproche d'être « munichois »; à la différence de tant d'écrits de guerre, même dûs à de savants historiens, celui-ci n'avait rien de tendancieux ni de déclamatoire; il contenait des faits, des dates, des reproductions probantes, et c'est sans dénigrer les recherches faites en Allemagne qu'il affirmait le mérite original de nos artistes: cette impartialité n'en donnait que plus de force à la démonstration. Peu après, pour préparer une Exposition d'Art Marocain, destinée à montrer que, malgré les difficultés de l'heure, le Maroc restait au travail, il était retourné dans ce pays qu'il

connaissait bien et où il aimait à suivre la grande œuvre du Maréchal Lyautey.

La Commission des Réparations le délégua en 1920 pour représenter la France à Vienne, avec quatre conservateurs du Louvre comme adjoints, lors de l'inventaire estimatif des biens de la Couronne d'Autriche. Dans cette mission délicate, son tact, sa courtoisie, son esprit conciliant, l'autorité morale dont il jouissait dans tous les pays, eurent raison de grandes difficultés.

L'année 1922 marque une date heureuse de sa vie. Elle lui apporta le seul honneur qu'il ait jamais souhaité : la Présidence du Conseil des Musées Nationaux. De ce moment le Louvre devint, plus que jamais, l'objet de sa constante préoccupation. Il s'y rendait presque chaque jour, s'intéressant jusqu'à la plus aride besogne administrative. A vrai dire, il ne vivait guère pour lui-même. Il ne collectionnait plus. Certes, il était heureux de faire à ceux qui y venaient de tous les coins du monde les honneurs du petit appartement du Boulevard Saint-Germain où il avait transporté les œuvres d'art rassemblées dans son logis de l'Île Saint-Louis ; c'était pour les pièces ensoleillées du Quai de Béthune, d'où l'on voyait couler la Seine au pied de la Montagne Sainte-Geneviève, qu'il s'était plu à choisir les objets qu'il possédait et c'est là que ma mémoire les retrouve : tout s'y harmonisait si bien, tant de souvenirs aussi y demeuraient entre les murs qu'on s'explique le regret presque douloureux qu'il éprouva de s'installer ailleurs. Cependant sa collection était trop raffinée, elle était trop la sienne, je veux dire qu'elle reflétait trop exactement le goût et la sensibilité de celui qui l'avait formée pour rien perdre de sa vertu en changeant de lieu.

Et le même sourire de bienvenue accueillait toujours les visiteurs; mais ce sourire cachait désormais une sorte de renoncement où n'avaient place que le devoir et le travail.

Ses derniers travaux personnels portent sur les arts de l'Orient, aimés dès sa jeunesse. Il fut en 1925 le principal organisateur de l'Exposition Orientale de la rue de la Ville-l'Evêque, où il put se donner le plaisir de rapprocher de belles œuvres du Japon, de la Chine et de la Perse. Elle lui permettait de vérifier ses idées relatives à l'influence de la Chine sur l'Asie Antérieure entre le VI^e et le XIII^e siècle et les rapports des bronzes scythes avec les bronzes chinois, — questions qui l'intéressaient spécialement. Il publia l'année suivante un article important sur la Céramique de Samarra, puis l'Album des Céramiques de l'Islam au Musée des Arts Décoratifs (que j'eus le privilège de cataloguer avec lui): les notices écrites pour cet album forment sur la matière un précis excellent tel qu'il en n'existe pas en langue française. En 1928 aussi, parut dans les *Mémoires de la Mission Archéologique de Perse* son étude sur les Céramiques Musulmanes de Suse, contribution capitale à l'étude des faïences de haute époque dans le Proche-Orient. Il y a discuté notamment avec une lucidité, une précision, une absence de parti-pris que peuvent lui envier certains de ses contradicteurs, l'origine des poteries lustrées: il ne croyait pas qu'elles fussent nées en Egypte, mais bien en Mésopotamie ou en Perse. Même si des faits nouveaux devaient un jour infirmer cette opinion, la valeur du livre subsisterait, car c'est à tous égards un modèle de critique.

Enfin, en 1930, il fit imprimer pour ses seuls amis

le petit volume de *Souvenirs*, dont je vous ai dit tout le prix : ce lui fut une douceur de revivre par la mémoire ses premiers enthousiasmes. Détail assez touchant et qui le peint, il hâta la rédaction du livre pour l'offrir à Migeon dont il savait les jours comptés.

Il quittait de temps en temps Paris pour un court voyage à l'étranger, où quelque circonstance l'appelait. En Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Scandinavie, en Suisse, en Italie, en Grèce, en Turquie, partout il avait des amis, qui fêtaient sa venue. Il a été vers la fin de sa vie ce qu'il avait peut-être souhaité d'être quand il suivait les cours des Sciences Politiques : un parfait ambassadeur de France.

Sa santé était ébranlée, mais il ne se laissait pas arrêter par elle. Il souffrait de malaises qu'on croyait nerveux : jamais il ne s'écoutait, il n'écoutait pas davantage son médecin. Dès qu'il pensait avoir un devoir à remplir, il ne se ménageait pas. Jusqu'au printemps de l'année passée il avait gardé d'ailleurs une étonnante réserve de jeunesse. Je me trouvais à Londres avec lui pour la clôture de l'Exposition Persane, à laquelle il avait pris une grande part. C'était le même compagnon de voyage que j'avais toujours connu : courant infatigablement expositions et musées, déjeunant avec l'un, dînant avec les autres, la curiosité toujours en éveil, se dépensant sans compter pour le plus grand agrément de ceux qui l'approchaient. Ce séjour m'avait un peu rassuré.

Avec quelle peine, quelques semaines plus tard nous le vîmes sans cesse plus souffrant, puis à ce point changé qu'il devint impossible de ne pas s'inquiéter de lui. Nous sûmes bientôt que son cœur

était gravement atteint. Il supporta la souffrance avec une patience admirable et quand ses amis allaient le voir, pendant sa dernière maladie, il refusait presque de parler de lui; il parlait d'eux, il n'était que gentillesse et reconnaissance.

Il est mort le 9 novembre.

Tous les objets d'art qu'il possédait ont été légués par lui à des Musées. Il n'a oublié ni le Musée des Arts Décoratifs, ni ceux de Strasbourg, de Mulhouse et de Lyon. Un dessin de Prud'hon va au Musée de Gray compléter un ensemble légué par son ami Pigalle. Au Musée de Troyes sont attribuées deux statuettes acquises au temps où il travaillait sur la sculpture champenoise. Le reste est donné aux Musées Nationaux. Il serait trop long de vous dire en détail quel enrichissement sa collection leur apporte et une simple énumération serait fastidieuse. La série d'estampes japonaises (il avait gardé toutes ses estampes primitives que le Musée ne possède pas); les laques, les céramiques, les bronzes du Japon et de la Chine; les belles pièces orientales; les quelques objets gothiques; les tableaux et les dessins du XIX^e siècle conserveront sa mémoire dans ce Louvre auquel il était si fort attaché. Son nom figurera aussi au Luxembourg, au Musée Guimet, au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain. Et cela est bien ainsi.

Marcel Guérin, qui a vécu longtemps dans l'intimité de Kœchlin, racontera dans le prochain numéro du *Bulletin des Musées* comment se sont formées ses collections et en décrira les pièces principales. Il le fera beaucoup mieux que je ne le ferais, et vous trouverez là tout ce que je n'ai pu vous dire.

Je vous ai retracé à grands traits la vie de

Raymond Kœchlin. Mais comment vous faire sentir le rayonnement, la rare qualité personnelle d'un homme qui, tout en donnant beaucoup de lui, se livrait peu? Il faut l'avoir connu. A tous il témoignait une bonne grâce parfaite, au point d'accepter en souriant que des indifférents vinsent troubler son travail ou son repos. Je l'ai vu autrefois assez paradoxal dans ses propos et usant d'une ironie qui pouvait dérouter: c'était, comme chez beaucoup d'êtres très sensibles, une sorte de défense et de pudeur à la fois. Cette défense s'était bien affaiblie depuis la guerre et sous son air, je ne dirai pas froid, car il était l'amabilité même, mais un peu détaché, il ne fallait pas être très perspicace pour deviner, avec une grande noblesse d'âme, une bonté toujours présente, — bonté si grande qu'il se résolvait avec peine à désobliger qui que ce fût. Je n'ai fréquenté personne qui fût plus accueillant, plus discrètement généreux, plus disposé à venir en aide et à éclairer. Il aimait la société des hommes plus jeunes que lui, dont il goûtait la vivacité d'esprit, la fraîcheur de sentiment, et il leur ouvrait toutes grandes son érudition et son expérience. Ceux qu'il aimait ont éprouvé la constance, la sûreté, l'indulgence aussi de son amitié. Il était l'honneur même, la fidélité, le dévouement. Si je n'étais certain d'aller contre son désir, je pourrais citer de lui des traits exquis de sensibilité délicate et d'affection.

Mesdames, Messieurs, le Louvre a perdu un ami dévoué comme il n'en retrouvera guère. Mais nous tous qui avons vécu à ses côtés, nous avons perdu dans toute la force du terme *un ami*. Je ne sais pas d'éloge qu'on puisse décerner plus rarement avec sincérité.

